

trigon-film

présente

THE APPLE DAY

Un film de Mahmoud Ghaffari
Iran, 2022



Dossier de presse

DISTRIBUTION
trigon-film

CONTACT MÉDIA
Raphaël Chevalley | romandie@trigon-film.org | 078 895 34 16

MATÉRIEL
www.trigon-film.org

Sortie cinéma le 7 septembre 2022

FICHE TECHNIQUE

Titre	The Apple Day
Réalisation	Mahmoud Ghaffari
Scénario	Mahmoud Ghaffari, Mahnaz Jarchi
Montage	Mahmoud Ghaffari
Image	Ali Ehsani
Musique	Ali Mansour
Son	Alireza Alavian
Costumes et décors	Mahmoud Ghaffari
Production	Elaheh Nobakht
Pays	Iran
Année	2022
Durée	81 min.
Langue/ST	farsi/d/f

INTERPRÈTES

Arian Rastkar	Saeed
Aria Mohammadzadeh	Mahdi
Zhila Shahi	Mahboubeh
Khodadad Bakhshizae	Morteza
Mahdi Pourmoosa	Daryoush

FESTIVALS & PRIX entre autres

Festival international du film de Berlin 2022

Génération Kplus | Nominé pour l'Ours de cristal du meilleur film

Yerevan International Film Festival 2022

Prix FIPRESCI de la critique de cinéma

SYNOPSIS COURT

Saeed vit à Téhéran avec son petit frère Mahdi et ses parents. Un jour, la maîtresse demande à Mahdi d'apporter des pommes à l'école et Saeed se charge d'en réunir la bonne quantité, mais les précieux fruits viennent à manquer...

SYNOPSIS LONG

Dans un verger tranquille où chantent les oiseaux, Morteza et son fils Saeed récoltent des pommes. Une fois leur pick-up bien rempli, ils font route vers Téhéran, parcourent les quartiers et vendent leurs fruits aux particuliers, à la criée grâce à un mégaphone: «Pommes fraîches, 15'000 tomans le kilo!» Le soir, ils s'arrêtent aux abords des grands axes et continuent leur marché jusqu'à tard dans la nuit.

Saeed habite dans la banlieue de Téhéran avec ses parents et son petit frère Mahdi. Quand ils n'aident pas à la maison ou au travail, tous deux fréquentent une école aux règles strictes. Si leur père vend des pommes, Mahboubeh, leur mère, gagne aussi de l'argent en faisant de grosses lessives. Elle travaille dur dans l'espoir d'offrir un meilleur avenir à ses fils. La famille semble heureuse. Dans leur petit appartement, on danse volontiers. Et quand parfois les maigres économies le permettent, un repas dans une gargote s'impose.

À l'école, la maîtresse demande un jour au petit Mahdi d'apporter un panier de pommes en classe. Puisque son père en vend, cela va de soi. Il en faudra une pour chaque élève, le jour où ils apprendront la lettre de l'alphabet farsi avec laquelle commence le mot pomme. En grand frère responsable, Saeed se charge d'en réunir la bonne quantité. C'est alors que les précieux fruits commencent à manquer...

BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR: MAHMOUD GHAFFARI



FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

2022 THE APPLE DAY (long-métrage de fiction)

2022 DOGGY LOVE (documentaire)

2017 NO. 17 SHOEILA (long-métrage de fiction)

2016 HAIR (long-métrage de fiction)

2012 IT'S A DREAM (long-métrage de fiction)

Réalisateur iranien de fiction et de documentaire, Mahmoud Ghaffari est né en 1976 à Téhéran. D'abord actif à la télévision iranienne, il a notamment produit des séries, dont une romantique et une sur les jeux d'argent. Il a ensuite collaboré avec différents réalisateurs, comme Bahman Ghobadi ou Asghar Fahradi, avant de réaliser *It's a Dream* en 2012, son premier long-métrage. Primée au FIFF à Fribourg, cette fiction raconte l'histoire d'une jeune femme qui tente de se défaire d'une lourde dette pécuniaire en dépit des inégalités sociales et de genres pesant sur elle. En 2016, Mahmoud Ghaffari a à nouveau été primé au FIFF pour *Hair*, une fiction inspirée de faits réels qui suit trois adolescentes sportives iraniennes muettes, sélectionnées aux championnats du monde de karaté. Le cinéaste a ensuite réalisé *No. 17 Soheila* (2017), l'histoire d'une femme de quarante ans qui essaie désespérément de trouver un mari dans un univers patriarcal et religieux qui l'en empêche. En parallèle à *The Apple Day*, notamment sélectionné au Festival de Berlin 2022, il a tourné *Doggy Love*, un documentaire qui retrace le sort des nombreux chiens errants en Iran et la manière dont un couple tente de leur venir en aide.

INTERVIEW DU RÉALISATEUR

Mahmoud Ghaffari, d'où est venu votre désir de cinéma?

D'un coup de foudre. J'avais huit ans lorsque je suis allé au cinéma avec mon père pour la première fois. Je suis tombé immédiatement amoureux du grand écran, de la lumière qui l'éclaire et crée des images en mouvement. Ensuite, j'avais même fabriqué une boîte pour projeter des négatifs de photos 35 mm sur le mur. Ça m'avait enchanté. Plus tard, une équipe de tournage est venue dans notre école. Tous les enfants étaient fascinés par les acteurs, mais moi, à ce moment-là, j'ai découvert qu'il y avait quelqu'un qui contrôlait tout: le réalisateur. J'ai tout de suite pensé que je pourrais en devenir un et c'est ainsi que ça a commencé.



Vous faites du documentaire et de la fiction. Comment voyez-vous l'un et l'autre?

Je m'intéresse au réalisme au cinéma et je suis généralement attiré par les films dans lesquels la frontière entre la fiction et la réalité n'est pas nette. Je pense que ce genre de films perdure mieux dans le temps et que les spectateurs peuvent y découvrir de nouvelles choses à chaque fois qu'ils les regardent. Pour créer des situations réalistes dans un long-métrage de fiction, je tourne souvent des documentaires personnels, ce qui me permet d'accroître ma capacité à reconnaître le vrai du faux. Ma vision du cinéma est aussi un peu historique et ethnographique: en plus de délivrer un récit qui divertit le spectateur, un film raconte dans ses couches inférieures une part de l'histoire contemporaine. C'est ainsi qu'il acquiert la faculté d'être regardé durant les années ou les siècles à venir, et peut appartenir au patrimoine culturel.

Quelle a été la première impulsion de *The Apple Day*?

En raison des problèmes sociaux et économiques croissants qui touchent notre pays, on a commencé à tourner des films spécifiques, que l'on appelle «sociaux». Les cinéastes essaient d'y montrer la situation des gens, mais en raison d'une censure sévère, ils ne peuvent pas révéler la véritable image de la société. Ils traitent ces questions de manière très superficielle ou choisissent de faire des films sombres et violents, avec des personnages sous pression qui sont constamment en train de se battre. Cela finit par lasser le public. Je cherchais donc le moyen de réaliser un film sur la situation actuelle de mon pays en rencontrant moins de soucis de censure et sans tomber dans quelque chose de trop amer ou violent. J'ai pensé qu'en choisissant un jeune garçon comme personnage principal, ça pourrait fonctionner et c'est comme ça qu'est venue l'idée de *The Apple Day*. Je me suis alors rendu compte qu'aux différentes périodes de l'histoire de l'Iran, nombre de cinéastes se sont orientés vers la réalisation de films avec des enfants. C'est dû à la pression de la censure, dont on se débarrasse plus facilement en tournant à hauteur d'enfant.

Comment avez-vous trouvé vos acteurs et travaillé avec eux?

J'ai trouvé tous les enfants dans le même quartier. J'ai vu l'acteur principal vendre des fruits dans une camionnette et je lui ai parlé plusieurs fois en prétendant en acheter, puis je lui ai fait passer un casting et il a été sélectionné. J'ai trouvé l'acteur qui joue le père dans le même beau village que celui que l'on voit dans le film. Comme les décors, tous les acteurs viennent du réel et ils racontent l'histoire que j'ai écrite en m'inspirant de leur propre vie. Je ne leur ai pas donné de dialogue préétabli. Chaque jour, avant de tourner, je leur expliquais un peu la situation et ils étaient mis en condition. Ils disaient donc leurs propres répliques et, pendant le tournage, j'ai parfois été surpris par certains de ces dialogues improvisés.

Vous entretenez un rapport étroit avec le néoréalisme et *Le Voleur de bicyclette*...

Le cinéma néoréaliste italien reste une référence pour les cinéastes indépendants des pays en proie à la pauvreté, à la guerre et aux troubles politiques, sociaux et économiques. Et *Le Voleur de bicyclette* en est assurément la bible. À mon avis, dans le domaine du cinéma, nous n'avons pas trouvé de meilleur moyen pour restituer la douleur des classes pauvres de la société. En termes de représentation, nous sommes peut-être un peu plus modernes, suite à l'influence des frères Dardenne par exemple, mais la source est la même: le néoréalisme fonctionne toujours.



Comment vous est venue l'idée des pommes?

Dans la culture iranienne, la pomme est un symbole de vie. Nos graphistes mettent des pommes sur leurs affiches dès qu'ils veulent la représenter. Et de nos jours, les gens cherchent à vivre. Ils sont prêts à tout pour ça. En plus, la pomme est mon fruit préféré. Elle est belle et délicieuse!

Vous restituez la situation des familles pauvres venues de la campagne. Comment avez-vous travaillé la description de cette réalité?

Je suis parti de la migration comme thème principal. La plupart du temps, afin de trouver de meilleures conditions de vie, les pauvres quittent leur beau pays et migrent. Au final, non seulement ils n'obtiennent aucun confort, mais ils perdent aussi leur paix. Et ils se retrouvent pris dans un borbier qui leur empêche tout retour. Maintenant, j'ai pensé qu'il serait préférable de traiter ce problème de manière fondamentale en décrivant la première migration humaine: celle de la campagne vers la ville. Beaucoup de gens désirent passer leur retraite dans un village, voire dans leur propre ferme. Cela montre que la migration, bien qu'elle fasse bouger les gens et change leur destin, les éloigne finalement de l'essence de la vie. C'était l'un des principaux enjeux du scénario pour moi qui suis sensible au thème de la migration. Car je pense que l'homme a perdu beaucoup en s'urbanisant. Pour illustrer cela, j'ai pensé que le mieux serait de relier les représentations de la ville et de la campagne, afin que le public puisse les comparer.

Bien sûr, cela ne signifie pas que l'homme doit rester à la campagne. Le problème, c'est qu'on a augmenté les taux de natalité et réduit notre qualité de vie. Il devrait pourtant y avoir un moyen de se moderniser et de se développer sans détruire la nature. Pour le coup, l'homme a pris le mauvais chemin et cela causera peut-être sa destruction.



Comment voyez-vous l'avenir des classes sociales pauvres en Iran?

Elles sont abandonnées. Les classes supérieures de la société et le gouvernement ne prennent aucune responsabilité. Les pauvres essaient par tous les moyens de mener leur vie. La question la plus importante pour eux est celle de la justice: comme le système de gouvernance s'éloigne chaque jour un peu plus de la justice, ils doivent la redéfinir à leur manière, ce qui engendre une crise morale et de l'insécurité. Autrement dit, la plupart des gens tombent dans la pauvreté à cause des injustices et ils voient certaines personnes mener une vie meilleure en volant le pétrole et l'argent du pays, au mépris des lois. Il leur semble donc naturel que la seule chose qui reste à faire soit de voler. Je pense que la société iranienne se dirige vers un effondrement moral, où voler n'est plus immoral. Maintenant, ce vol peut se produire sous différentes formes. Par exemple, voler en tant que professeur d'école peut résider dans le fait de placer les élèves au premier rang contre rémunération. Dès lors que toutes les couches sociales considèrent que le vol préside à la justice, chacun le fait dans son métier et à sa manière, pour survivre. C'est pourquoi, il y a beaucoup de vols dans mon film, mais j'ai pensé qu'il serait mieux d'en laisser certains hors-champs. Peut-être ai-je senti que le public ne pourrait pas le supporter et peut-être qu'il y avait aussi un peu de dérision là-dedans.

Est-ce qu'il a été compliqué d'obtenir les autorisations de tournage et votre film a-t-il été diffusé au cinéma en Iran?

Nous avons mis plus de deux ans pour obtenir une autorisation pour ce film. La première année, on nous a dit qu'on ne pouvait pas raconter l'histoire d'un enfant qui peine à se payer 30 pommes. Cela montrait la société sous un mauvais jour. La deuxième année, le niveau d'effondrement économique du pays était si élevé qu'on nous a dit qu'il ne fallait pas forcer l'enfant à réunir autant de pommes, puisque c'était impossible. Heureusement, la productrice a fait de son mieux et a finalement obtenu une autorisation de tournage.

Mais aujourd'hui, il est très difficile de diffuser le film. Nous n'avons pas encore d'autorisation de projection. Le fait est qu'il y a un grand fossé entre le peuple et le gouvernement. Ce que les autorités veulent nous faire dire dans nos films est très éloigné de la réalité et il est devenu presque impossible de répondre à leurs attentes. Elles veulent que tout change, la façon de s'habiller, celle de parler et de penser. Et comme ce système est constamment en train de forger des images, il se refuse à capter l'image réelle de la société et à se faire aider par le cinéma pour y parvenir.



DISTRIBUTION

trigon-film
Limmatauweg 9
5408 Ennetbaden
Tél. 056 430 12 35
www.trigon-film.org
info@trigon-film.org

CONTACT MÉDIAS

Raphaël Chevalley
Tél. 078 895 34 16
romandie@trigon-film.org

PHOTOS

www.trigon-film.org

trigon-film